

## Les cérémonies d'offrande à la messe de minuit

Promotion d'une "tradition" en Provence au XX<sup>ème</sup> siècle

Régis Bertrand

---

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2219>

ISSN : 2275-2129

**Éditeur**

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 109-123

ISBN : 2-84516-282-0

ISSN : 1266-6726

**Référence électronique**

Régis Bertrand, « Les cérémonies d'offrande à la messe de minuit », *Siècles* [En ligne], 21 | 2005, mis en ligne le 24 septembre 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2219>

---

# LES CÉRÉMONIES D'OFFRANDES À LA MESSE DE MINUIT PROMOTION D'UNE "TRADITION" EN PROVENCE AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Les messes de minuit célébrées dans certaines églises provençales ont acquis une réputation qui excède parfois la région, à cause de la présence de tambourinaires et d'une chorale qui interprètent des noëls en provençal. Musiciens et chanteurs appartiennent en général à un groupe de « maintenance » d'obédience félibréenne. Le Félibrige a multiplié en effet ces associations qui se donnent pour but de perpétuer les traditions d'un lieu, les costumes et danses dits « traditionnels » et par-dessus tout la langue, en particulier à travers le chant<sup>1</sup>. Ces messes comprennent de surcroît en un certain nombre de localités une séquence d'offrande, dite couramment « pastrage », au cours de laquelle des bergers, mais aussi des pêcheurs ou des cultivateurs, en costumes « traditionnels », apportent en procession « à l'Enfant Jésus » le produit de leur travail.

1. Sur le Félibrige, Simon CALAMEL et Dominique JAVEL, *La Langue d'oc pour étendard. Les Félibres (1854-2002)*, Toulouse, 2002.

2. Ce qui est faux. Voir la compilation d'Arnold VAN GENNEP [et Bernadette GUICHARD], *Manuel de folklore français contemporain*, t.I, vol.8, Paris, 1988, p. 3299-3330.

3. C. CHEILAN, *Une antique tradition provençale. La messe de minuit des Baux. L'offrande des bergers*, Aix, 1929. [Anonyme], *La Messe de minuit aux Baux-de-Provence. Cérémonial de la veillée de Noël et de l'offrande des bergers*, Nîmes, 1987, repris de la revue *Prouvenço 2000*, n° 4, 1987.

4. A. VAN GENNEP, *Manuel [...]*, p. 3319-3325.

La plus célèbre de ces cérémonies est celle de l'église des Baux-de-Provence qui s'avère de fait avoir servi de prototype à la plupart des autres. Son rituel remonterait à plusieurs siècles et il serait caractéristique du lieu, ou du moins de la Provence rhodanienne et donc, par extension, de la Provence<sup>2</sup>. Son état actuel peut être précisé par la publication de son cérémonial en 1929 puis en 1987<sup>3</sup>. J'examinerai ici comment cette cérémonie a été vraisemblablement mise au point et enrichie au début du XX<sup>e</sup> siècle et a alors fait l'objet de relectures très valorisantes.

Le principe de l'offrande des bergers est, comme son nom le suggère, la remise au clergé par leurs représentants, au cours de la messe de minuit, d'un agneau vivant. Le pastrage correspond donc à la procession des offrandes apportées au célébrant, attestée depuis le début de l'Église, louée par saint Augustin. Ce cérémonial d'oblations en argent ou en nature — ce qui est le cas ici — portées par certaines catégories de fidèles ou en certaines occasions n'a en fait rien de spécifiquement provençal. Il est assez couramment attesté aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles lors de messes d'obsèques, de mariage, et surtout lors des messes célébrées pour la fête patronale de diverses confréries professionnelles. L'offrande faite par les bergers la nuit de la Noël est néanmoins bien davantage chargée de sens que les autres, à cause de leur rôle dans l'Évangile de Luc, très éventuellement par allusion au Bon Pasteur et aussi à l'agneau immolé ou à l'agneau de l'Apocalypse. D'ailleurs, le pastrage tel qu'il est actuellement fixé aux Baux intègre l'offrande proprement dite à une « pastorale », soit un jeu para-liturgique mettant en scène, au moyen du chant de noëls, l'annonce faite aux bergers et l'adoration des bergers.

Les attestations de l'offrande de la nuit de Noël sont cependant rarissimes avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce rituel semble être jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle circonscrit dans le sud-est aux zones de la Provence rhodanienne et du Comtat, où les bergers étaient suffisamment nombreux pour constituer un groupe et éventuellement une confrérie, et d'autre part à l'ancien Comté de Nice et à la vallée de l'Ubaye où existait une forme assez différente d'offrande, beaucoup plus proche de la « pastorale » ou de la « crèche vivante », qui mettait en scène les bergers et aussi les cultivateurs voire les marins, dont je ne traiterai pas ici<sup>4</sup>.

Je n'ai trouvé aucune mention de l'offrande des bergers dans les procès-verbaux et ordonnances de visites pastorales des archevêques d'Arles entre Louis XIV et Louis XVI. Fernand Benoît, conservateur du Museon arlaten, avait naguère signalé en ces termes la seule source connue pour le XVII<sup>e</sup> siècle : « Cette cérémonie avait lieu dans toute la Provence. Le journal [*sic*] d'un chanoine de Cavaillon, Gaspar [*re-sic*] de Grasse, la décrit en 1665 à Cavaillon ; nous y retrouvons les éléments du « pastrage » qui se célèbre encore [suit l'indication de cinq communes des Bouches-du-Rhône] »<sup>5</sup>. Si cette mention ne saurait cautionner l'universalité du rite, elle tendait à en suggérer l'intemporalité. L'édition par Frédéric Meyer du livre de raison manuscrit du chanoine Jean-Gaspard de Grasse a révélé en 2002 le texte exact :

« Nota que cette année, à la messe de minuit, vigile de la Noël, les bergers de cette ville ont offert un agneau tout enjolivé de rubans dans une petite charrette tirée par deux motons, accompagné d'une grande quantité de bergers, avec leurs cabans, fifres, tambours, et autres instruments rustiques, avec aussi une grande quantité des bergères habillées de blanc portant des gorbeilles pleines de fruits et leurs quenouilles au costé, en sorte qu'on a vu jamais une plus naïve représentation du mystère de la naissance du fils de Dieu. L'offrande desdits bergers est en séquestre, attendu que les 2 chanoines prébendés, Mr d'Agard, cabiscol, et Pezet, la prétendent contre le chapitre, qui la prétend aussi »<sup>6</sup>.

Cette offrande constitue apparemment une innovation à Cavaillon, ce qui explique que J.-G. de Grasse lui consacre un développement et qu'elle ait entraîné un conflit d'attribution des dons faits par les bergers. Elle pourrait être liée à un progrès de l'organisation des bergers locaux (fondation ou réorganisation d'une confrérie ?) et son rituel est peut-être emprunté à un modèle existant déjà dans une localité proche. On peut le comparer du moins à celui qui est décrit à la fin de l'Ancien Régime dans l'article « Maillane » de la *Géographie de la Provence* du docteur Claude-François Achard, seule autre description connue pour l'Ancien Régime :

« La cérémonie des Bergers, aux trois messes du jour de la Noël, est curieuse [note : l'évêque l'a supprimée, mais on espère qu'elle pourra

5. Fernand BENOÎT, *La Provence et le Comtat venaissin*, Paris, 1949, p. 229.

6. Frédéric MEYER (éd.), *Un chanoine de Cavaillon au grand siècle. Le livre de raison de Jean-Gaspard de Grasse (1664-1684)*, Paris, 2002, p. 11.

7. Claude-François ACHARD, *Dictionnaire de la Provence et du Comté venaissin [...]. Description historique, géographique et topographique [...]*, Aix, 1787-1788, vol.II, p. 6-7.

8. Christophe DE VILLE-NEUVE (éd.), *Statistique des Bouches-du-Rhône*, t.III, Marseille, 1826, p. 229.

se rétablir]. Les prieurs de la confrairie des Bergers louent à leurs frais une symphonie à vent, avec laquelle ils donnent une sérénade la veille de Noël, à la porte de l'église, de la maison du curé et de celle des magistrats et des principaux bergers. Ils assistent aux trois grandes messes avec la symphonie et ils conduisent dans l'église une brebis couverte de rubans, qui traîne un petit char orné de fleurs et de guirlandes, d'où s'élève une croix peinte en rouge sur laquelle sont trois cierges qu'on allume pendant la messe. Leur place à l'église est dans la nef à gauche vis-à-vis l'autel où l'on fait la crèche. À l'Offertoire, les prieurs, suivis des bergers et bergères, vont au bas de l'église et viennent par la grande nef à l'autel pour y faire l'offrande et à l'élévation, les prieurs donnent un agneau au curé qui leur donne à déjeuner, ainsi qu'à leurs successeurs déjà nommés, le matin après la messe de l'aurore»<sup>7</sup>.

L'on retrouve les traits essentiels de cette description dans un passage du tome III de la *Statistique des Bouches-du-Rhône* dirigée par le préfet Villeneuve, publié en 1826<sup>8</sup> :

«La messe de minuit est célébrée partout de la même manière et avec tout l'éclat que comporte cette solennité nocturne. Mais dans la plupart des communes du 3<sup>ème</sup> arrondissement, il y a des usages particuliers qui méritent d'être connus.

Au moment de l'offrande, on voit s'avancer de l'autel le corps des bergers, précédé du tambourin, de la cornemuse et de tous les instruments rustiques qu'on peut rassembler dans le pays. Ils portent de grandes corbeilles remplies de fruits et d'oiseaux de différentes espèces. Les bergers suspendent ces corbeilles à leur ceinture par un ruban, et les femmes les portent sur leur tête. À Maussane, les prieuresses sont coiffées du *garbalin*, espèce de bonnet conique et fort haut, garni tout autour de pommes et d'oranges.

À la suite du corps des bergers est un petit char, tout couvert de verdure, éclairé par une multitude de bougies, et traîné par une brebis dont la toison, d'une blancheur éclatante, est encore relevée par des nœuds de rubans distribués en guise de flocons. L'agneau sans tache est dans le char. Une seconde troupe de bergers et de bergères, jouant et chantant des noëls, ferment [*sic*] la marche. Les prieurs font l'offrande de

l'agneau et des corbeilles et le cortège retourne dans le même ordre. Le même cérémonial est répété à la messe de l'aurore et à celle du jour. Il est à regretter que le tumulte qu'il occasionnait quelquefois l'ait fait supprimer dans plusieurs communes ».

9. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, 12 M 11.

Ces pages constituent une synthèse des réponses faites en 1825 par les maires du département au questionnaire préparatoire de cette partie de l'ouvrage<sup>9</sup>. La cérémonie y est attestée dans douze communes comprises entre le pays d'Arles, le Rhône et la Durance. Elle n'est plus usitée dans trois d'entre elles — dont les Baux où le maire écrit simplement ceci : « Les bergers faisaient autrefois à la Noël, quand les curés le jugeaient à propos, l'offrande d'un agneau au son de la cornemuse, du tambour et des *petites timbales* à la messe de minuit et à celle de dix heures du matin ; cette cérémonie s'appelait *offerte* ; elle n'a plus lieu depuis 1818 ». Elle a été à la même époque interdite à Barbantane et l'on sait qu'il en avait été de même à Maillane lorsque le correspondant d'Achard a rédigé sa notice. Ces séquences d'offrandes rituelles posent de fait problème au clergé, car elles sont une occasion potentielle de dissipation.

Le pastrage n'est guère facile à suivre ensuite au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, car il attire fort peu l'attention des auteurs locaux. L'article *Pastrage* du *Trésor du félibrige*, dictionnaire bilingue composé par F. Mistral et publié en 1879, est déconcertant : « Adoration des bergers, qu'on représente à la Noël dans les églises en Bas-Languedoc ». F. Mistral y donne cet exemple d'emploi, qui suggère que la reprise de ce rituel n'est pas systématique : « *Aquest an fan lou pastrage*, cette année, les bergers font l'adoration ». À l'évidence, l'auteur de *Mireille*, qui est né et vit au cœur de la zone où les pastrages étaient attestés en 1825, ne leur prête guère attention. Aux Baux, où l'offrande n'est signalée par aucune source d'Ancien Régime, elle aurait été reprise après la Révolution ; elle a été interrompue en 1818, puis rétablie vers 1827 et interdite dès 1831 ; encore reprise ensuite, elle avait cessé en 1892, s'il faut en croire du moins la chronologie fournie par la seconde édition du *Guide du visiteur* publiée en 1897 par l'abbé Jourdan. La première édition, publiée en 1885, ne disait mot d'une cérémonie qui pourtant devait alors encore se dérouler dans

10. Abbé JOURDAN, *Guide du visiteur dans l'antique ville des Baux*, 1885, et 2<sup>de</sup> édition, Avignon, 1897.

l'église<sup>10</sup>. C'est en fait au moment où elle n'a plus lieu que le curé des Baux tient à en donner une description qui va servir à sa renaissance.

La reprise du principe de l'offrande des Baux dérive d'une initiative d'un groupe félibréen marseillais, les Bons Provençaux, qui multipliait alors les concours de crèches et de pastorales et s'efforçait d'œuvrer au maintien ou au rétablissement des traditions qu'il jugeait «provençales» et qui lui paraissaient les plus importantes ou les plus séduisantes pour l'imaginaire de ses contemporains. La *Revue de Provence*, organe des Bons Provençaux, permet de suivre les progrès de ce renouveau. En décembre 1902, un article du polygraphe Joseph Mathieu cite le passage de la *Statistique* qui décrit l'offrande des bergers. Une note de la rédaction signale alors que les Bons Provençaux ont «pris à cœur de faire revivre cette coutume dans l'ancienne cité des Baux». L'annonce signale que, pour l'occasion, le poète-paysan Charloun Rieu viendra chanter un Noël de sa composition. La livraison suivante renferme une description anonyme mais minutieuse de «la tradition». En fait, seul un «simulacre» put avoir lieu le dimanche 20 décembre 1902 dans l'église et fut photographié. En effet, selon le chroniqueur, «par une circonstance indépendante de la volonté des organisateurs, le cortège de l'offrande, qui est très compliqué, n'a pu se dérouler dans l'étroite église des Baux». Néanmoins, «l'ensemble de la cérémonie, unique en son genre, a laissé un souvenir émotionnel à tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister». L'on peut trouver surprenant qu'un rituel qui n'aurait cessé que dix ans auparavant n'ait pu se déployer dans l'édifice où il était réputé avoir eu lieu depuis des siècles, d'autant que l'on affirmera en 1929 que le «baile-pastre [est] un vénérable vieillard qui prend part à la cérémonie depuis plus d'un demi-siècle». Il est permis d'avancer l'hypothèse que la reconstitution proposée par les Bons Provençaux introduisait dans le rite une complexité gestuelle qui le rendait difficile à exécuter de façon improvisée par des bergers qui n'avaient pas pratiqué l'offrande depuis dix ans.

Le principe d'une reprise du rite semble en effet avoir séduit l'abbé Casteran, alors curé des Baux. Le félibre Joseph Bourrilly, qui sera le témoin attentif de la messe de minuit de 1904, écrit en effet qu'elle a été «rétablie en 1903 par l'abbé Casteran», et il ajoute cette remarque très

significative : il « l'avait reconstituée et mise au point avec beaucoup de goût »<sup>11</sup>. En cette année 1903, et donc peu avant la reprise du rituel sous sa direction, A. Casteran a justement publié son propre guide des Baux. Un dernier chapitre y décrit les « anciennes coutumes locales » ; le plus long développement y est dédié à l' « offrande des bergers à la messe de Noël ». Cette évocation d'un « usage absolument délicieux et particulier à la célébration de la messe de minuit dans les quatre communes de la vallée des Baux » se termine par le texte intégral du Noël chanté par Charloun Rieu l'année précédente<sup>12</sup>. Ce rituel venu « du XVI<sup>e</sup> siècle » est donc perçu pour la première fois comme propre à la vallée des Baux, indice que l'offrande n'est plus guère pratiquée alentour. À noter que J. Bourrilly indique incidemment qu'elle avait persisté dans un village du nord-ouest des Bouches-du-Rhône, Rognonas. Mais l'endroit n'avait nullement le prestige du site des Baux et les bergers qui y perpétuaient la tradition n'auraient sans doute pas apprécié l'intervention normalisatrice de notables marseillais. Le contexte des Baux était radicalement différent : depuis que Mérimée avait magnifiquement décrit ce « lieu de désolation », l'on était progressivement passé de l'évocation romantique d'une « ville morte » à une action de plus en plus volontariste de promotion touristique de ses ruines dans laquelle les curés Jourdan et Casteran avaient joué un rôle certain grâce à leurs guides.

En décembre 1904, la *Revue de Provence* annonce que l'offrande sera célébrée aux Baux pour la Noël « avec le cérémonial antique que la tradition populaire nous a transmis jusqu'à ce jour ». La source du récit publié l'année précédente est alors révélée : le *Guide des Baux* de l'abbé Jourdan dans son édition de 1897, dont le texte est repris dans la revue, mais cette fois entre guillemets<sup>13</sup>. Ce récit apportait pour la première fois deux indications qui se retrouvent dans celui de l'abbé Casteran et qui vont être amplement soulignées et commentées après le rétablissement du rituel. La première est un jeu de scène évoquant l'annonce faite aux bergers, suivant les paroles d'un Noël chanté en dialogue entre l'ange et les bergers. Il est possible qu'il s'agissait effectivement de la séquence initiale du rituel aux Baux. J. Bourrilly signale que « les paroles sont de l'abbé Bertrand, qui fut curé des Baux à partir de 1783, la musique fut composée

11. Joseph MATHIEU, « La fête de Noël en Provence », *Revue de Provence*, n° 48, décembre 1902, p. 177-185 ; « La messe de minuit aux Baux », *ibidem*, n° 49, janvier 1903, p. 1-4 ; Joseph BOURRILLY, « L'offrande des bergers aux Baux », *ibidem*, n° 73, janvier 1905, p. 6-11.

12. Abbé CASTERAN, *Nouveau guide pratique, artistique, complet des Baux*, Paris, 1903, p. 52-56.

13. *Revue de Provence*, n° 72, décembre 1904, p. 195.



14. Paul-Émile CADILHAC,  
«Noël en Provence»,  
*L'Illustration*, n° 4382, 27  
décembre 1930, p. 592-594.

par Mouton, dit Moutonet, qui était médecin aux Baux à la même époque ». La deuxième caractéristique est l'accomplissement très ritualisé des gestes de l'offrande : selon l'abbé Jourdan, « au moment où elle [la corporation des bergers] arrive devant l'autel, le premier prieur prend l'agneau dans le char, fait la révérence, simule l'offrande et baise respectueusement la croix de l'étole que le prêtre lui présente. Puis, avec une lenteur calculée, il se tourne vers la première prieuresse, fait sa révérence, lui remet l'agneau, salue de nouveau en même temps que la prieuresse, se retourne lentement vers le prêtre, resalue et cède sa place. Tous ces mouvements s'opèrent avec grâce, selon un cérémonial dont le rituel est rigoureusement fixé depuis le XVII<sup>e</sup> siècle ». L'abbé Casteran est moins précis et se borne à indiquer « force saluts » entre bergers et bergères.

Il est difficile de préciser si cette « lenteur calculée », ces profondes inclinaisons et ces révérences répétées qui contribuaient à étirer la durée de la cérémonie et donc de la messe venaient d'une lointaine tradition et s'appuyaient sur un cérémonial ancien — mais l'abbé Jourdan ne l'aurait-il pas signalé, dès lors qu'il fait état de la lettre du maire des Baux aux rédacteurs de la *Statistique* en 1825 ? L'hypothèse qui a ma préférence est que le curé des Baux a mis à profit la disparition de la fête pour en proposer une reconstitution idéalisée ou même en proposer un rituel très normatif, conforme aux liturgies solennelles de son temps.

Ce rituel hiératique, ces « révérences » et plolements d'échine réitérés vont enthousiasmer d'emblée J. Bourrilly :

« Tout cela se fait gravement. Le geste est simple, calme et recueilli. Il semble que vraiment on soit ramené à des siècles en arrière, à des temps imprécis de joie patriarcale et d'antique pureté. Nous avons vécu ici une heure d'émotion intime et peut-être irrétrouvable [*sic*] ».

Un journaliste de l'hebdomadaire parisien *l'Illustration*, Paul-Émile Cadilhac, qui assiste à la cérémonie pour la Noël 1930 écrit que « ce rite majestueux [...] fait ressembler ce défilé à une sorte d'antique menuet réglé par un cérémonial de cour »<sup>14</sup>.

Ces références intuitives au passé sont suggestives : dans cette ville au décor figé depuis la Renaissance, où sont évoquées des cours

d'amour médiévales, cette cérémonie qui paraît venue sinon du fond des âges, du moins «du XVI<sup>e</sup> siècle», semble s'être perpétuée parce qu'elle a été *transmise*, reproduite à l'identique d'année en année de générations en générations. Elle va rencontrer un succès grandissant. Des *moussus* de Marseille, parés du prestige du Félibrige en ces années où Mistral vient de recevoir le prix Nobel, soucieux d'aider au développement touristique de cette localité déclinante, sont venus assister à un rituel rustique, ce qui ne pouvait que valoriser la cérémonie aux yeux des habitants de la contrée. Dès 1904, on est accouru nombreux «de Marseille, d'Arles et de Saint-Rémy»; selon J. Bourrilly, il y a eu «quatre ou cinq familles en automobiles» et les autres ont pris le train, ce qui a impliqué de nombreux va-et-vient de voitures à chevaux pour transporter les visiteurs. Le miracle économique a été plus important encore : l'aubergiste Cornille, qui pouvait s'attendre à une des pires recettes de l'année en cette nuit où traditionnellement chacun festoie chez lui, a dû organiser le réveillon et l'hébergement de ce beau monde. Le boulanger a cuit «une pompe à l'huile de plus d'un mètre de circonférence». Les habitants des Baux, qui commençaient déjà à soupçonner l'intérêt touristique des ruines de la ville haute, sont précocement entrés dans l'économie culturelle, comme l'on dit aujourd'hui. En 1929, l'abbé Cheilan conclut son récit par l'évocation des «autos innombrables alignées le long du chemin. Les phares s'allument, les moteurs vibrent. L'une après l'autre les voitures se mettent en marche et durant quelques instants tous les lacets de la montagne sont illuminés par les faisceaux lumineux. C'est la vie moderne qui reprend ses droits». Le récit de Cadillac confirme entièrement l'attraction touristique que constitue la nuit de Noël dans cette ville encore ruinée. L'artiste André Galland, qui l'a accompagné, représente en illustration de son article les automobiles et les cars descendant en une longue théorie la route des Baux après la cérémonie.

En 1929, l'abbé Cheilan a publié le livret de l'ensemble des airs et des gestes de cette «antique tradition provençale», avec une préface de Marie Gasquet, afin de faire connaître une cérémonie que seule une minorité pourra suivre; en effet, pour éviter les «incidents» survenus à la messe de minuit de l'année précédente — apparemment, du bruit

provoqué par l'afflux des touristes –, il ne sera plus désormais possible aux «étrangers» d'entrer dans l'église que s'ils sont munis de cartes délivrées par le curé, auquel il faudra écrire «bien avant Noël». En 1987 une autre publication anonyme viendra donner l'état de la cérémonie.

Ces livrets permettent de prendre la mesure de l'enrichissement du rituel. Le cérémonial de 1904 avait déjà légèrement différé de celui décrit avant sa reprise. Les bergers et bergères ne baisaient plus l'étole du prêtre (abbé Jourdan, 1897) ou la patène tenue par le célébrant (abbé Casteran, 1903), conformément au rituel canonique de l'offrande, mais la figurine de l'Enfant Jésus de la crèche que leur tendait le célébrant assis devant l'autel. La différence est de taille : ce n'est plus au clergé qu'est remise l'offrande, comme sous l'Ancien Régime, mais «à l'Enfant Jésus». La transformation de la séquence cérémonielle en épisode de «pastorale» ou en «crèche vivante» tend visiblement à lui conférer une signification nouvelle et donne une importance croissante aux paroles et à la musique qui accompagnent ces gestes ralentis.

Le rôle des bergers charpente en fait non seulement le déroulement de la messe mais même la veillée qui la précède. En 1929, c'est vers 23 h 30 que les premiers noëls provençaux se font entendre, soutenus par l'harmonium et les tambourins. Dès 23 h 15 en 1987, sitôt que les bergers ont pris place dans la chapelle latérale où ils se tiendront avec la charrette de l'agneau, le chœur commence à alterner avec les tambourinaires, dont le *mestre de masseto* n'hésite pas à faire reprendre certains airs «à (son) appréciation», comme dans un concert. Les deux noëls principaux, attestés déjà en 1929, datent de l'Ancien Régime mais ont été repris dans des recueils du XIX<sup>e</sup> siècle et figurent en particulier dans l'anthologie de noëls provençaux du félibre Gustave Ramette, publiée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de noëls en dialogues, d'abord un dialogue entre les bergers, puis un dialogue de l'ange (qui parle français) et des bergers (qui répondent en provençal). L'arrivée des figurants de «Marie» et «Joseph» donne lieu au chant du noël en dialogues de Saboly «*San Jousé e l'hoste*». Minuit sonne, «à l'horloge de la mairie», précise l'abbé Cheilan. Ici se situe une variante qui n'est pas négligeable : jusqu'en 1940, le début de la messe était marqué par le chant du *Minuit chrétien*. «C'est

la seule concession qui soit faite à la langue française. Les Baussens y tiennent», se justifie l'abbé Cheilan, oubliant que dans les noëls, l'ange parle français. Le régime de Vichy a permis apparemment aux félibres ou au clergé de venir à bout — du moins aux Baux — de l'œuvre du « franc-maçon Capeau ». Entre 1929 et 1987 un petit jeu de scène est apparu : « la sainte Vierge sort de la crèche et présente l'Enfant Jésus aux fidèles ». Le Noël de Saboly, *Pastre deis mountagno*, est interprété au début de la messe. Cette dernière peut être célébrée en provençal depuis la réforme liturgique issue du concile Vatican II. Le sermon est en « pur rhodanien » et l'abbé Cheilan précise qu'il est toujours prononcé par « un félibre de talent ». Le texte de celui de 1927 est procuré par la publication de 1987.

C'est après le sermon que commence le « réveil des bergers », par un nouveau dialogue bilingue chanté entre l'ange et les bergers qui annonce l'offrande et correspond à l'œuvre de Bertrand et Mouton déjà signalée ; puis des noëls évoquent le départ des bergers et la procession précédée des tambourinaires s'avance lentement au chant d'un Noël, *La luno es levado*, dont le refrain est repris par l'assistance. Le prêtre se place devant l'autel. En 1927, il est entouré de « petits anges » ; en 1987 sont venus s'ajouter les figurants de la Vierge et saint Joseph. Le rituel du pastrage est exactement conforme à celui décrit (ou fixé ?) par l'abbé Jourdan, textuellement répété par l'abbé Cheilan puis dans la publication de 1987. Il se fait « dans le plus grand silence » selon l'abbé Cheilan, qui veut ainsi préciser qu'il n'y a ni récitation de prière ni chant, car « les tambourinaires durant tout ce temps achèvent de donner à cette cérémonie un cachet très spécial ». Entre l'époque du chanoine de Grasse et celle de Frédéric Mistral, l'association du flûtet et du tambour à chanterelle est passée d'une signification sociale (des « instruments rustiques ») à une signification identitaire (l'instrument typique de la Basse Provence).

Alors que la veillée et la première partie de la messe étaient scandées par des noëls d'Ancien Régime, l'offertoire et la consécration, puis la communion sont accompagnés par des œuvres de félibres : noëls de Roumanille, « grand artisan, aux côtés de Frédéric Mistral, de la renaissance provençale » (1987) ou Noël sur l'air de *Magali*, « si connu », puisqu'il a été repris par Mistral dans une chanson insérée au chant III de *Mirèio*. À noter

cependant une disparition : en 1929 l'abbé Cheilan reproduit «un Noël plus particulièrement baussenc du félibre Charles Cornille», l'aubergiste. Ce chant n'est plus interprété en 1987 — peut-être à cause de sa médiocrité littéraire.

Au moment de l'élévation «le baile-pastre tenant l'agneau de l'offrande entre ses bras vient s'agenouiller devant l'autel et lorsque le prêtre élève l'hostie sainte, le petit agneau bêle plaintivement : son bêlement remplace la sonnette de l'enfant de chœur». L'abbé Casteran explique prosaïquement comment un tel effet est obtenu : «la tradition veut qu'on presse trois fois la queue de l'agnelet». Enfin après la bénédiction finale «éclate comme un chant de fanfare le chœur final *pastre baussen*, que composa le regretté poète paysan Charloun Rieu du Paradou, sur l'air de la *respelido* de Frédéric Mistral».

Le récit de l'abbé Cheilan s'achève avec la fin de la messe de minuit. Celui de 1987 signale la répétition intégrale du rituel de l'offrande à la messe du jour de Noël à 11 heures, avec un commentaire justificatif : permettre aux visiteurs de revoir la cérémonie, aux enfants qui ne pouvaient veiller d'y assister. Le premier argument est : «Cette reprise intégrale présente bien des avantages. Elle permet tout d'abord de préserver l'absolu recueillement de l'office de la nuit, en renvoyant au lendemain toute prise de son et d'image». L'interdiction «de recueillir des documents sonores et visuels» à la messe de minuit avait déjà été énoncée comme une règle au début de la plaquette. Elle correspond au souci très affirmé de protéger «cette tradition d'authenticité populaire» des «tentations de folklorisation superficielle, de dénaturations médiatiques».

Telle qu'elle se déroule depuis exactement un siècle, l'offrande des Baux est de fait une cérémonie émouvante, recueillie, à forte connotation régionaliste. Ce pastrage avait été présenté au début du XX<sup>e</sup> siècle comme une spécificité de cette ville en grande partie morte et donc figée dans le temps. Il a vite été intégré au particularisme communal d'une cité dont la fortune touristique allait croissant. Sa renaissance en a entraîné d'autres, dans ce «triangle sacré félibréen», entre Arles et Avignon, où l'imitation du modèle baussenc pouvait se fonder sur le souvenir de l'existence ancienne de la cérémonie dans la contrée. Ainsi, le

pastrage est-il pratiqué à l'abbaye prémontrée de Saint-Michel de Frigolet (commune de Tarascon) depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle au moins<sup>15</sup>. L'avignonnais F. Benoît le cite en 1949 dans quatre localités du nord-ouest du département, dont les Baux, mais aussi à Allauch, près de Marseille.

Une autre diffusion s'est en effet poursuivie jusqu'à nos jours par transposition du modèle des Baux. Cette « invention de la tradition » suit un schéma que l'on retrouverait pour d'autres fêtes provençales. Dès lors que les « folkloristes » puis les ethnologues répertorient dans des recueils de « traditions *provençales* » une pratique ou un rituel en les présentant comme spécifiques d'un lieu ou d'un petit « pays », des félibres « mainteneurs » ambitionnent de les imiter dans leur commune, même s'ils n'y sont pas historiquement attestés, puisqu'ils sont « typiquement provençaux ». Ces créations cérémonielles sont rarement reconnues comme telles par la mémoire collective. Lorsque cette dernière colporte une date initiale, elle l'interprète comme le début d'une reprise de tradition. J'en donnerai deux exemples.

L'offrande du poisson par les pêcheurs et les poissonnières dans l'église Saint-Laurent de Marseille était jusqu'ici considérée comme très ancienne et réputée avoir été célébrée sans interruption depuis la Révolution sinon... le XII<sup>e</sup> siècle. Elle se pratique aujourd'hui dans l'église Saint-Ferréol sur le port, à cause de la longue fermeture de l'église romane Saint-Laurent, ébranlée par la destruction à l'explosif en 1943 par l'occupant du quartier qui l'entourait. Elle est accomplie par deux groupes félibréens qui animent au préalable une veillée en provençal. Le hasard m'a fait découvrir un article dans lequel son promoteur explique comment il l'a entièrement créée le 25 décembre 1919 avec l'aide de ces mêmes groupes. Il s'agit de Paul Ruat, libraire provençaliste marseillais, ancien secrétaire des Bons Provençaux et éditeur de la *Revue de Provence*, lui-même félibre et catholique fervent<sup>16</sup>. P. Ruat explique qu'il est allé assister à la cérémonie des Baux, et qu'il a eu alors l'idée de la transposer à Marseille dans la paroisse des pêcheurs. Le choix est significatif : il s'agissait du sanctuaire de provençalité linguistique par excellence de Marseille, soit de l'église où la cérémonie serait sans difficultés adoptée avec enthousiasme.

15. Il y est décrit dans Hermann DEFENDINI, *Mas de la cigale, roman*, Monte-Carlo, 1954, p. 72-77 et illustrations 7 à 10. L'auteur, de l'ordre de Prémontré, dédie ce livre à tous ceux « qui la nuit de Noël, animent notre cérémonie de pastrage [sic] ».

16. L'article qu'il publia dans un quotidien est repris dans Elzéard ROUGIER, *La Chamauchée des rois mages*, Marseille, 1924, p. 15-16.

17. Evelyne DURET, «Allauch. L'offrande de l'agneau», dans *Fêtes en France*, Paris, 1977, p. 189-193 et Lucien ASCHIERI, *Le Passé recomposé. Mémoire d'une communauté provençale*, Marseille, 1985, p. 90 et suiv.

Une «invention» semblable est à l'origine de l'autre pastrage du pays marseillais, celui d'Allauch, commune qui est devenue au cours du XX<sup>e</sup> siècle un lieu de traditions face aux mutations de la grande ville. La messe y est précédée par «la descente des bergers». Les bergers et leurs animaux (qui viennent d'autres localités désormais car il n'y a plus de troupeau à Allauch), ainsi que les membres du groupe félibréen portant leurs costumes traditionnels, descendent depuis le sanctuaire de hauteur de Notre-Dame-du-Château qui surplombe la petite ville jusqu'à l'église paroissiale ; on peut donc suivre par leurs lanternes, par le son des tambourins, par les chants (retransmis par hauts-parleurs) et par le bruit des sonnailles leur théorie (une centaine de figurants, plus de 150 moutons en 2003) à travers les sentiers d'un «paysage de crèche». Cette expression est significative : la cérémonie a surtout valeur d'évocation d'une activité paysanne et pastorale assez largement disparue et ses nombreux acteurs jouent un rôle de *santons vivants*, explicitement voulu par le promoteur de cette «crèche vivante», Camoin, l'un des fondateurs et le premier président du syndicat d'initiative créé en 1923 ; la «reprise» de la cérémonie — nullement attestée auparavant — est située cette même année. La séquence de l'offrande proprement dite est visiblement calquée à la fois sur celle des Baux pour l'offrande de l'agneau et sur la description fournie par la *Statistique* de Villeneuve pour le don des «fruits de la terre»<sup>17</sup>. À Marseille et à Allauch, celui qui le premier fait l'offrande prononce une prière propitiatoire en provençal qui constitue le principal aspect spécifique de la cérémonie.

Il en est sans doute de même des initiatives semblables, prises en général par des associations félibréennes, qui ont fait fleurir, au cours des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, les offrandes des fruits de la terre à Fréjus comme à Manosque. Les «mainteneurs» provençalistes sont en effet les seuls capables désormais d'animer une messe par des chants en provençal accompagnés du tambourin. Une telle séquence leur assure une «visibilité» sans grand équivalent auprès d'une population qui, à Fréjus par exemple, est en bonne partie constituée de fidèles d'origine étrangère à la région. La caractéristique du retour cyclique du temps de Noël est à la fois de marquer l'écoulement irréversible du temps, puisque notre

calendrier est fondé sur la date théorique de la naissance du Christ, et d'être aussi la période par excellence de la reprise et de la transmission familiale ou publique de traditions de toute sorte, réputées héritées des générations antérieures. Il correspond à un moment où par exception la communauté se plaît à reprendre des gestes ancestraux pour marquer sa propre continuité à travers le temps dans l'espace où elle s'enracine. Le pastrage tel qu'il a été «reconstitué» aux Baux au début du XX<sup>e</sup> siècle est particulièrement chargé d'évocations visuelles et sonores qui instituent un rapport exceptionnel du présent au passé. Son impact sur l'imaginaire collectif et les aspirations identitaires de nos contemporains explique qu'il soit «rétabli» là où il aurait dû exister. Il présente enfin une originalité majeure : résurrection éphémère d'un monde agro-pastoral presque aboli, il s'agit du seul rite festif essentiellement rural qui ait été promu durant le XX<sup>e</sup> siècle au titre de tradition provençale de Noël. Les autres semblent d'origine urbaine<sup>18</sup>.

18. R. BERTRAND, «La Noël en Provence à l'époque contemporaine» dans R. BERTRAND (dir.), *La Nativité et le temps de Noël, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Aix-en-Provence, 2003, p. 198-212.